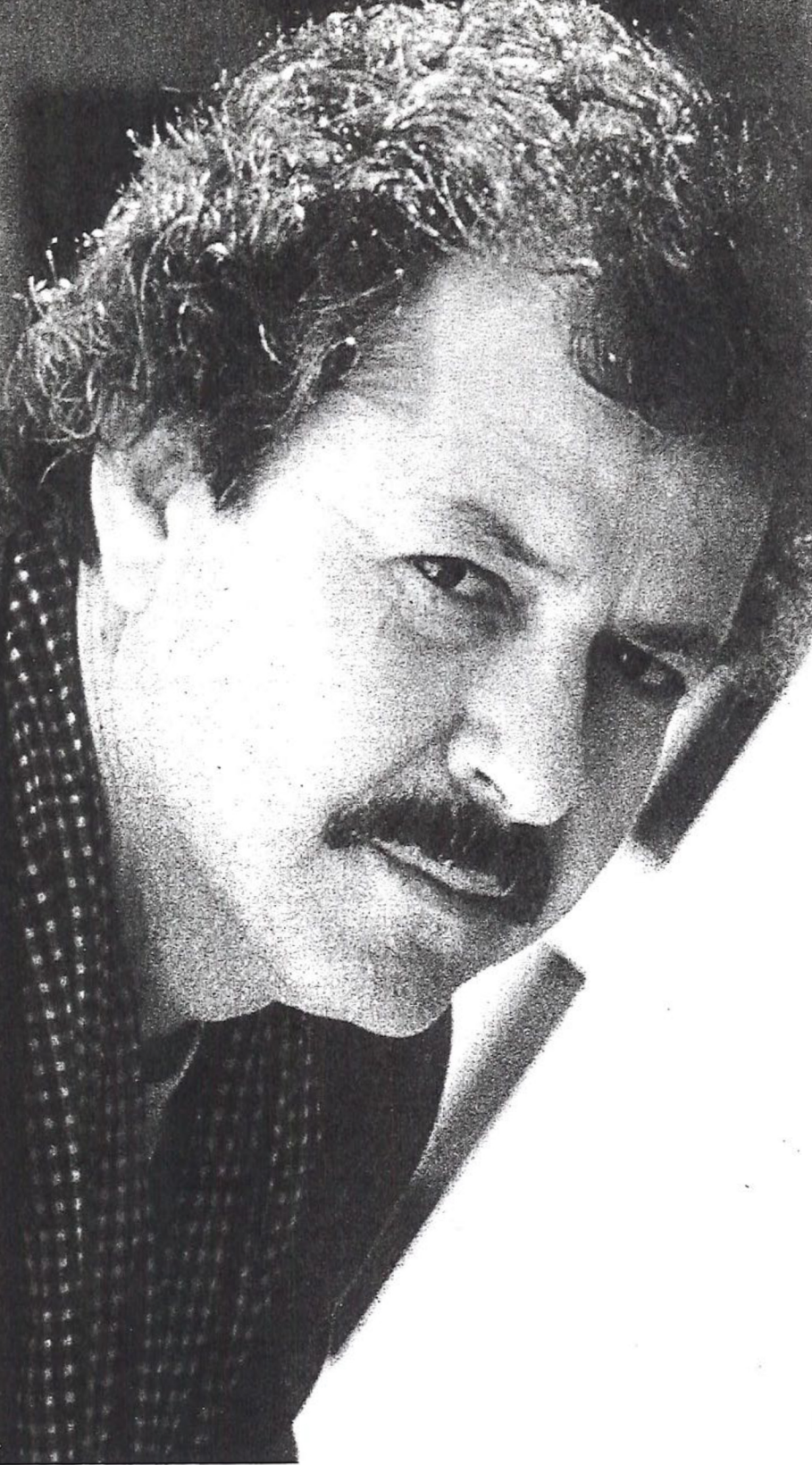




Le premier est algérien, le second égyptien. Censure ou terreur, les menaces qui pèsent sur eux ne sont pas les mêmes. Mais ils partagent une même volonté de créer librement. Dialogue. Propos recueillis par Edouard Waintrop.

Bab El Oued City a été réalisé par Merzak Allouache à la fin du printemps et au début de l'été 1993, quasi clandestinement, en Algérie. En plein milieu du tournage, les assassinats d'intellectuels (dont celui du poète Tahar Djaout), la terreur contre ceux qui pensent, écrivent ou créent ont redoublé. *Bab El Oued City*, film émouvant évoquant la montée de l'islamisme radical, est sorti sur les écrans. D'abord au Festival de Cannes en mai dernier, puis un peu partout en France, où il a suscité engouements et débats. Mais le film n'est pas sorti en Algérie et il n'est pas près d'y être montré.

L'Emigré, de Youssef Chahine, est sorti le 26 septembre 1994 au Caire. Inspiré librement (les noms sont changés) et fidèlement (la trame est la même que dans la *Genèse*) par l'histoire de Joseph fils de Jacob, le film est resté à l'affiche plusieurs semaines et il a connu un véritable triomphe. Jusqu'au début de novembre, le jour où Mahmoud Aboul-Faïd, un avocat, déposa plainte contre Chahine pour avoir mis en images des personnages, des situations issues de l'Écriture sainte. Le film est interdit par la justice cairote depuis le 29 décembre dernier. Chahine, qui a déjà eu autrefois maille à partir avec la

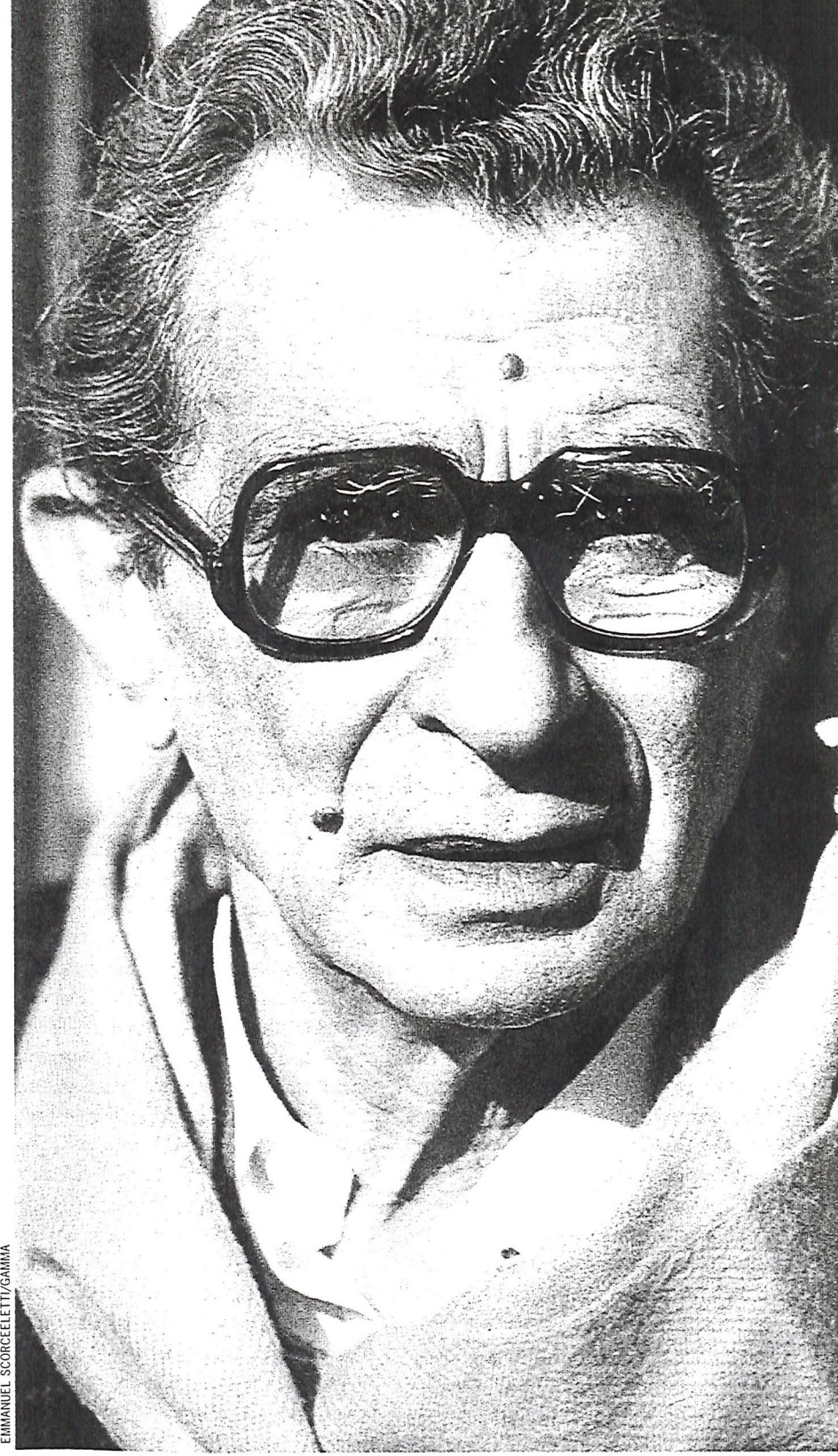
censure, se retrouve face à une situation nouvelle. A cause d'un procès intenté par un citoyen égyptien, dans un contexte de montée de l'intolérance religieuse, son film se trouve désormais proscrit. Mais il demeure exportable. *L'Emigré* arrive donc sur nos écrans. Tout comme *Le Caire*, documentaire passionnant et passionné que « Envoyé spécial » lui commanda en 1992, et qui fut, et est toujours, interdit par la censure officielle en Egypte. Youssef Chahine écrivait dans sa note d'intention: « Pour moi, l'Alexandrin, qui ai grandi en harmonie avec toutes les religions et toutes les races, voir aujourd'hui une poussée des intégrismes fanatiques à travers le monde est une aberration tragique et un drame insoutenable. » Il a rencontré Merzak Allouache, mardi 21 février 1995, à Paris, et ils ont évoqué leurs situations respectives.

Vos films sont tous deux victimes de la censure. Merzak Allouache avec *Bab El Oued City*, une histoire contemporaine, Youssef Chahine avec *L'Emigré*, un film inspiré par la *Genèse*, par l'histoire de Joseph...

YOUSSEF CHAHINE. Presque inspiré par la *Genèse*. Car, en fait, mon film évoque les problèmes de la jeunesse, des exclus. Des sujets que les gouvernements n'aiment pas trop discuter. Il a connu en Egypte un succès comme je n'en ai pas connu depuis quarante-sept ans que je fais ce métier. Ce qui a irrité certains... Et quand je dis « certains », en fait je ne parle que d'un seul monsieur, un illuminé qui a déjà créé des problèmes à notre plus grand compositeur (Abdel Wahab) en voulant interdire l'une de ses chansons. Sans y parvenir.

Qui est ce « monsieur » ?

Y. C. C'est l'avocat [Mahmoud Aboul-



MICHELLE PELLETIER/SYGMA

EMMANUEL SCORCELETTI/GAMMA

MERZAK ALLOUACHE YOUSSEF CHAHINE

le cinéma arabe va-t-il pouvoir survivre ?

Fahid] qui m'a fait ce procès en profitant de l'atmosphère tendue qui règne chez nous. Et d'une «géographie politique» qui n'est pas claire. Qui est quoi et qui veut quoi en Egypte? Quand je me rendais en Algérie, je sentais bien que quelque chose allait arriver. Pour employer des termes émotionnels, je dirais que le pouvoir était tellement égoïste... Je voyais des exclus et, parmi eux, des diplômés, qui aimaient mes films. Et ils étaient à la rue, sans travail.

Youssef Chahine: Nos régimes ont tellement tout fait pour perpétuer leur pouvoir, **tout a été tellement truqué** qu'on n'a aucune idée de qui fait quoi et qui représente qui...

Je me disais que l'Algérie avait dix ans de retard sur nous. Que les bêtises qu'on avait commises en Egypte, ils les faisaient dix ans après. Peut-être aussi la situation y était-elle différente: les Algériens avaient fait une guerre de libération terrible (plus terrible encore que nos guerres contre Israël). Mais il est surtout vrai que le monde arabe n'a jamais été politiquement très sain. Dans nos pays, des régimes autocratiques ont exclu la plupart des gens. Face à cette situation, certains ont choisi d'être des démocrates silencieux, ce qui n'était pas bon non plus. Tandis que d'autres ont glissé vers l'extrémisme. C'est là qu'il faut être clair, parce que, ici en Occident, il existe un genre d'hystérie. L'islam est une grande religion, l'une des trois grandes que nous connaissons au Maghreb et en Orient. Etre musulman, c'est croire en cette religion. Etre islamiste, c'est s'en inspirer pour l'action politique, comme en Europe il existe des démocrates-chrétiens. OK? Donc, il y a islam, islamiste et puis il y a les fondamentalistes, les puristes, je ne sais pas comment vous voulez les appeler...

Les intégristes?

Y. C. Oui, si vous employez ce mot de façon péjorative. Je parlerais, moi, d'illuminés qui veulent toujours la violence. En Egypte, on ne sait pas combien ils sont. On ne connaît pas la carte politique du pays. On ne sait pas qui est majoritaire et qui ne l'est pas. Si l'un des partis islamiques est majoritaire,

alors, c'est son droit de gouverner. Mais on n'en sait rien. Nos régimes ont tellement tout fait pour perpétuer leur pouvoir, tout a été tellement truqué qu'on n'a aucune idée de qui fait quoi et qui représente qui. On ne sait pas plus qui est de connivence avec qui. Et qui tire les ficelles derrière. Des pays pétroliers? Des pays occidentaux? Avec mon film, j'ai eu 700 000 spectateurs en neuf semaines. Et je ne connais même pas mes spectateurs. Qui sont les gens

qui sont venus voir *L'Emigré*? Ont-ils aimé? Leur a-t-il redonné l'espoir? Et comment mobilise-t-on politiquement ces gens? Car, après tout, ce sont peut-être des gens qui ont un sentiment démocratique. Je suis fâché contre beaucoup de choses, contre l'exclusion, la répression, la corruption. Des choses qui existent peut-être partout, mais chez nous de façon bien plus aiguë. Et les attaques dirigées contre le cinéma... je doute qu'il y survive longtemps. Les cinéastes essaient d'être témoins de leur temps. Mais ce que certains voudraient, c'est que nous soyons des larbins. Alors, une fois, c'est le gouvernement qui interdit mon film (le moyen métrage sur Le Caire) en m'accusant d'être favorable aux intégristes, une autre fois, c'est un cinglé qui essaie de le faire interdire en disant que je malmène la religion. MERZAK ALLOUACHE. Tu dis que nos deux films ont un point commun: celui d'avoir eu des problèmes avec les autorités. Ce n'est pas tout à fait vrai. Moi, mon film n'a eu de problème avec personne. Parce que, chez nous, on n'interdit pas, on tue. Un cinéaste algérien, Djamel Fezzaz, vient ainsi d'être grièvement blessé, le 6 février. Que filmait-il? Des histoires d'amour. Il n'a jamais abordé un thème religieux ou politique. Pourtant, des gens l'ont attendu dans une rue d'Alger et lui ont tiré des balles au visage. La situation n'est donc pas la même en Egypte et en Algérie. Je ne sais pas si j'aimerais réaliser un film comme le

fait Chahine pour qu'ensuite des gens le voient et que, enfin, avec retard, certains le fassent interdire. La situation est différente. Mais ne va-t-on pas vers une même logique? J'étais, il y a peu, en Egypte, et j'ai pu y constater l'engouement qui existe encore pour le cinéma. Quand Chahine parle de ses 700 000 spectateurs, ce n'est pas rien. Chez moi, personne n'a plus l'air de s'intéresser au cinéma, qui meurt victime du mépris. Vous êtes venu en Algérie, vous avez vu l'état des salles, abandonnées depuis des années. Moi, on ne m'interdit pas de faire des films, j'ai pu tourner *Bab El Oued City*, à la sauvette. Mais, aujourd'hui, je suis en situation d'interdiction de séjour. Je suis menacé parce qu'en Algérie on ne veut plus de cinéma. Y. C. Ce mépris du cinéma a aussi existé chez nous. Les militaires, par exemple, n'aiment pas les gens qui s'expriment. On préfère des propagandistes à des cinéastes. C'est ainsi qu'en Egypte, la télévision – sept chaînes et le satellite –, c'est encore une télé d'Etat, un monopole. Du coup, c'est en fonction du pouvoir, pas de la compétence, que sont prises les décisions. C'est ainsi que l'industrie est tombée en lambeaux. Quand on a nationalisé, on a enlevé l'expert pour le remplacer par le beau-frère, qui, lui, n'était pas un expert. Mais, moi, j'ai envie de tourner ce que je ressens. Et je dois dire que nos islamistes sont plus intelligents que ceux d'Algérie. Ils n'ont pas attaqué *L'Emigré*. Il est vrai qu'il est presque inattaquable.

M. A. C'est le gouvernement, ou c'est Al Azhar, l'université islamique, qui a poursuivi ton film?

Y. C. Al Azhar est une institution prestigieuse, une institution d'Etat, mais elle n'est pas monolithique. Il y a là-bas des gens merveilleux avec lesquels j'ai discuté de mon projet. Ils m'ont convaincu de certaines choses, de ne pas personnifier un prophète parce que ce serait aller contre l'imagination des gens. Non, on ne peut pas dire que l'illuminé a été poussé par les islamistes...

M. A. Qu'appelles-tu un illuminé?

Y. C. C'est un type comme celui qui a frappé Naguib Mahfouz [poignardé le 14 octobre 1994, il demeure para-

lysé d'une main]. Ou mon type qui fait un procès pour interdire un film qui a déjà été vu par 700 000 personnes. Tout cela relève d'une situation absurde.

M. A. Qu'ont fait les intellectuels égyptiens face à une telle tentative de censure? Ont-ils réagi comme ils l'avaient fait après l'attentat contre Mahfouz? Y. C. Après l'attentat contre Mahfouz, j'ai été étonné qu'ils en aient fait si peu. Ils ont loué un théâtre pour y tenir une réunion de protestation. Mais ils ont pris un endroit trop grand, pouvant contenir trois mille personnes, alors qu'il n'y avait que trois cent cinquante présents. C'était un peu minable. Ils se sont mieux mobilisés autour de mon film. Des scénaristes, des philosophes, des écrivains sont venus me soutenir. Restent les questions. Comment en est-on arrivé là? Pourquoi, face à l'autoritarisme, les gens de nos pays se sont-ils tus? Mais aussi quelle est notre position face à l'Occident? Qu'est ce que j'ai été foutre, moi, Égyptien, dans la guerre du Golfe? Ce n'est pas que j'aie aimé la connerie de Saddam Hussein, mais que le monde se mobilise pour libérer le Koweït, j'ai eu du mal à le comprendre...

M. A. En fait, tu es victime d'une censure classique, comme il en a existé et il en existe toujours dans certains États démocratiques, où quelqu'un, gêné par

tordu qu'il pousse les gens vers l'extrémisme. Si cela continue, les extrémistes vont gagner.

M. A. Le problème, c'est de déterminer la différence entre une situation de censure classique, comme il en a existé de tous temps dans toute société (comme en France en 1965, au temps de *la Religieuse* de Jacques Rivette) et la situation algérienne. Je trouve que les intellectuels arabes sont très peu solidaires avec ce que nous vivons. Chaque fois qu'on parle de l'Algérie dans un pays arabe, ou même dans un pays du Maghreb, j'ai l'impression qu'on opère une manière d'exorcisme, comme si cela ne pouvait pas exister ailleurs qu'en Algérie. Et ainsi on ne lutte pas assez contre cette intolérance qui s'attaque à tout ce qui réfléchit.

Y. C. Qui sont ceux qui exercent la violence au nom de la religion? Là, à la différence de ton cas, les islamistes n'étaient pas contre mon film. Et la rue est avec moi. Tant mieux! Parce que si je dois changer mes rapports avec les gens, il vaut mieux que je me suicide. Mais pourquoi ces extrémistes ne s'attaquent-ils pas au pouvoir? Attaquer les intellectuels sans défense, ce n'est pas bien courageux.

M. A. C'est un phénomène nouveau: régulièrement, on tue un journaliste, un chercheur, puis toute l'intelligentsia du pays est en danger. J'ai l'impression

Merzak Allouache: Toute l'intelligentsia d'Algérie est en danger. C'est la **phase ultime de la censure**. Et les intellectuels arabes ne réagissent pas assez contre elle.

un produit artistique touchant à la religion ou aux valeurs, décide d'interdire un procès. Mais que penses-tu d'une situation qui fait du cinéaste, de l'artiste, du journaliste, un homme qui craint pour sa vie? Et est-ce que tu penses qu'une telle situation peut s'étendre au Maroc? À la Tunisie? À l'Égypte?

Y. C. On m'a averti que j'étais menacé. C'est très difficile de savoir exactement par qui et pour quoi. J'ai un film interdit [*Le Caire*, qui sort en France le 8 mars avec *JLG JLG* de Jean-Luc Godard]. Et le contexte est tellement

sion que c'est la phase ultime de la censure. Et que les intellectuels arabes ne réagissent pas assez contre elle.

Y. C. (*Se tournant vers le journaliste.*) C'est universel. Vous, Occidentaux, vous n'avez pas beaucoup réagi à ce qui se passe en Bosnie...

Les intellectuels européens se sont quand même mobilisés...

Y. C. Si les intellectuels n'arrivent pas à dissuader les gens de perpétrer tous ces mauvais coups, ils ne servent à rien. Mais, par rapport à l'Algérie, il n'y a même pas eu de frémissement dans l'intelligentsia des pays arabes...

M. A. Alors qu'ici, à Paris, des intellectuels agissent. Mais ce sont des Français, pas des intellectuels arabes ou maghrébins. Or, toutes les intelligences arabes devraient se sentir concernées. Y. C. En Égypte, ça a été difficile de les rallier à notre combat. Je trouve aussi qu'ils sont anesthésiés. Si n'importe qui réussit à faire interdire un film, quel producteur aura le cran d'investir dans le cinéma, d'acheter ne serait-ce que dix boîtes de négatif? Quarante ans de renoncement ne nous ont-ils pas rendus trop mous? Et cette télé censée apporter la lumière dans chaque foyer, elle a chanté l'héroïsme des guerres de libération, mais ensuite? Et pourquoi, dans nos pays, y a-t-il tant de films étrangers? Tant de films américains? Et pourquoi aucun film africain? Pourquoi ce repli sur soi? Pourquoi, un peu partout, ces guerres moyen-âgeuses? Y a-t-il assez d'énergie pour lutter contre la violence? Je ne peux pas en dire plus. Je suis en procès...

Comment voyez-vous votre avenir?

Y. C. Moi, si je ne peux pas faire des films, je n'ai rien d'autre pour vivre. Cela dit, on peut quand même faire des choses formidables. Dans ton film, *Bab El Oued City*, toute cette histoire de haut-parleur, c'est très fort. Quand j'ai vu ça, je me suis dit «ce fils de pute a trouvé un symbole incroyable». Car c'est vrai: ils nous imposent leur parole grâce au haut-parleur. L'appel du muezzin, autrefois, c'était quelque chose de beau — on savait si on était plus ou moins loin de la mosquée. Aujourd'hui, avec ces haut-parleurs, nous sommes tous à la même distance, tous réduits à ne plus répliquer.

M. A. Le jour des élections, en Algérie, un vendredi, les haut-parleurs continuaient à diffuser le Coran. Comment voulez-vous que, face à une telle démonstration de puissance, les électeurs n'aient pas été impressionnés? Alors, si les islamistes arrivent au pouvoir, voudront-ils encore des images? Voudront-ils qu'on montre leur propre image? Le cinéma arabe va-t-il pouvoir continuer?

Y. C. Sur l'avenir du cinéma arabe, je ne suis pas très optimiste. ■